

La beauté du mode mineur

Michel Biron

Numéro 85, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96582ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Biron, M. (2021). Compte rendu de [La beauté du mode mineur]. *L'Inconvénient*, (85), 54–56.

La beauté du mode mineur

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE **Michel Biron**

La prose de Michael Delisle est impitoyable. Phrases courtes, chirurgicales, qui vont directement là où ça fait mal. Dans la première des huit nouvelles de *Rien dans le ciel*, Jean-Pierre, âgé de soixante-quatre ans, vit seul dans un appartement d'une tour de dix-sept étages, près d'un grand parc montréalais. Dedans : une collection monstrueuse de bandes dessinées remplit la pièce principale d'une odeur de moisi, le plancher est crasseux. Dehors : Jean-Pierre tente de monter sur la balustrade de son balcon, malgré son poids et sa sciatique. La tour a été vendue à une compagnie torontoise, qui veut tout rénover pour faire des appartements haut de gamme. L'intendant a prévenu Jean-Pierre qu'il devrait faire ses boîtes et se chercher un demi-sous-sol. De la rambarde, Jean-Pierre hésite à plonger, et finit par tomber à la renverse sur le balcon. « L'intendant sonne toujours. Puis on entend la clé qui s'insère et débarre la porte. Jean-Pierre pense : si je me lève, c'est sûr que je meurs. »

Il n'y aura pas de chute, dans tous les sens du terme : Michael Delisle évite ce procédé si typique de la nouvelle et fait plutôt de celle-ci l'art de l'ellipse, du silence, du non-dit, de l'extrême retenue. Ce sont des portraits d'hommes – la femme est à peu près absente

ici – dont la vie est comme suspendue au-dessus du vide. Tous les personnages de *Rien dans le ciel* ont en commun de se tenir, comme Jean-Pierre, entre ciel et terre, sur le point de basculer, de se laisser absorber par le néant. On les voit par exemple au moment où ils prennent leur retraite, quand ils atteignent le début de la vieillesse, en attente d'un signe du destin. Certains ont flirté avec l'idée du suicide mais s'accrochent au peu qu'il leur reste.

À quarante-huit ans, après une séparation et une dépression, après avoir perdu on ne sait quel emploi, le protagoniste de « Chauffeur un été » accepte ainsi de transporter des vedettes de cinéma et tombe sur un *has been* argentin qui n'en revient pas que ce chauffeur ne sache pas qui il est. L'ancienne star tient son rôle, fait le fanfaron sur la plage nudiste d'Oka, entouré de quinquagénaires au corps flasque cherchant le nom d'un animateur télé (« Patrice L'Écuyer ! » hurle une femme). Au retour de cette escapade, dans un plan ralenti comme au cinéma, leur voiture croise une scène d'accident. Les deux hommes ont le temps d'apercevoir le corps d'une jeune fille qu'on recouvre d'une housse mortuaire. Puis l'acteur et son chauffeur reprennent péniblement leur conversation, mais le pre-

Michael Delisle

RIEN DANS LE CIEL



mier devient tout à coup mélancolique, confie qu'à son âge jouer à être quelqu'un d'autre, « ça a quelque chose de honteux ».

La honte n'est jamais loin dans les livres de Michael Delisle, comme celle qu'éprouve Sylvain Goyette lorsqu'il apprend que son père a jadis fait du trafic d'émigrants sur le lac Champlain. L'histoire de « Nuit sans lune » a tous les ingrédients d'un roman noir (c'est aussi la nouvelle la plus longue du recueil) : le père et un acolyte surnommé Casseau ont jeté à l'eau un couple de Chinois,

M. et Mme Cao, pour ne pas être interceptés par une vedette de la police frontalière américaine. Le père est parvenu à garder le secret, lui qui était une personnalité connue du coin, pressenti à l'époque comme futur maire. Il avait finalement renoncé à se porter candidat, à la surprise de tous, ayant affirmé à sa famille qu'il avait été tabassé par des fiers-à-bras d'un candidat rival. Mais voici que surgit du passé l'ancien ami du père, Casseau, qui révèle avoir lui-même frappé ce dernier, à sa demande. « Pour être vraiment libre, il fallait expier », se contente de dire le père lorsque son fils exige des explications.

Toute sa vie, le fils a traîné sur son porte-clefs une pièce de monnaie chinoise (une « sapèque ») qu'il avait trouvée dans le gazon près du chalet familial, en guise de porte-bonheur. Quand il a rendu les nombreuses clefs liées au travail, la sapèque est devenue plus visible sur le porte-clefs. Son père, âgé de quatre-vingt-treize ans, l'aperçoit un jour et demande à son fils d'où elle sort, dans une langue aussi pauvre qu'expressive : « Qu'ossé ça ? » De ce petit objet symbolique ironiquement associé au bonheur on remonte peu à peu au crime du père. La force de cette nouvelle ne tient pas tant à cette confession que le fils arrache à son père nonagénaire qu'à la manière dont Michael Delisle insère celle-ci

dans un tableau d'une cohérence implacable, sous le signe de cette « nuit sans lune », donc parfaitement noire. Elle procède aussi, comme souvent chez Michael Delisle, du jeu autour du nom propre. Au début de la nouvelle, au moment où le collège organise une cérémonie en l'honneur des nouveaux retraités, on en est encore à la lettre C, d'où l'incipit plein de sous-entendus : « On n'est pas encore rendu à mon nom. » Sylvain Goyette attend de recevoir son coupon de cent dollars de Saint-Hubert Barbecue. Pourquoi précisément la lettre C ? Ce sera l'initiale de « Casseau » (dont le vrai nom est Michel Casgrain), mais surtout de M. et Mme Cao, les deux misérables victimes de son père, mortes dans l'oubli le plus total. À la fin de la nouvelle, le fils décroche la sapèque de son porte-clefs et la place devant son père, telle une pièce à conviction. « La cenne de la Chinoise », avoue le vieillard. « M'me Cao, p'pa. Elle a un nom », corrige son fils dans un ultime geste de reconnaissance ou de réparation.

La nouvelle la plus réussie de ce recueil remarquable demeure toutefois pour moi « Je suis parent avec cet homme », qui s'ouvre à Saint-Benoît-du-Lac, où le narrateur fait une retraite avec son ami François. Il croit reconnaître parmi les retraitants un oncle obèse (les hommes sont presque tous gros dans le recueil). Cet oncle Jeannot avait épousé à vingt-six ans Paula, une secrétaire dans la quarantaine, ce qui avait fait jaser. On soupçonnait quelque arrangement de façade, mais « la réalité est plus bêtement plate que les romans » (ce pourrait être la devise des livres de Michael Delisle). Le couple mal assorti a vieilli ensemble, mais Paula a perdu la mémoire. C'est pour cela que Jeannot s'est mis à fréquenter le monastère, ayant même tenté, en vain, de devenir moine. Après ces retrouvailles fortuites à Saint-Benoît, le narrateur rend visite à son oncle dans sa banlieue « ornée, paysagée, gazonnée ». Il apprend qu'une bénévoles, Marie-Josée, l'aide à prendre soin de Paula. À sa visite suivante, il est reçu par cette femme d'environ cinquante ans, qui lui demande si quelqu'un lui a dit « je t'aime » aujourd'hui. Peu après, il reçoit une demande d'amitié sur son compte Facebook de la part de son oncle, comme s'il y avait désormais quelque lien affectif entre eux. Mais à quoi tiennent ces élans de bons sentiments ? L'oncle parle désormais de Marie-Josée comme de sa fille et la présente ouvertement comme sa légataire. Le narrateur comprend tout à coup d'où vient la

générosité de cette « bénévole » sous ses airs de dévote. Il s'indigne : « Tu rebâtis ta vie sur une relation achetée ! » Et alors ? lui répond son vieil oncle. Il a retrouvé sa paix d'esprit, il a conjuré sa peur de mourir seul. Et il ajoute, pour faire taire les rumeurs : « Pour ton information, Marie-Josée et moi, c'est uniquement spirituel ! »

Plusieurs personnages du recueil, comme cet oncle, semblent habiter un monde ancien, parfois carrément religieux, comme Jean-Vincent qui voue un culte à la Vierge Marie (« Notre-Dame de la Vie intérieure »). Tous font l'expérience de la séparation la plus radicale, expulsés du monde ordinaire. Dans la dernière nouvelle (« Encore plus l'Asie »), le narrateur fait face à sa propre mort lorsqu'il reçoit un diagnostic terrible de son médecin, qu'il était venu consulter pour un simple problème au foie. « Deux mois, monsieur, peut-être plus... » Il commence par nier le mal, puis se surprend en train de chercher ses mots face à ses collègues, lui qui était reconnu pour sa mémoire exceptionnelle, et qu'on appelait pour cela « l'homme du pré-numérique ». Il décide alors de tout quitter et part rejoindre un ancien collègue exilé au Cambodge, qui mène là-bas une vie de débauche. Dans l'avion qui le transporte à Phnom Penh, il apprend toutefois par hasard, en balayant du regard le iPad de son voisin (un homme du numérique, donc), que son médecin québécois vient d'être condamné pour avoir fait croire à ses patients qu'ils allaient mourir.

Au début de cette nouvelle à l'intrigue en apparence un peu facile, le narrateur avait fait un cauchemar durant lequel défilait un film étrange : des dizaines de Chinois assis dans des wagonnets, telles des « figures issantes », étaient conduits vers un peloton d'exécution, certains paniqués, d'autres résignés, le visage inexpressif. « C'est donc de ça qu'on a l'air, ai-je pensé, quand on sait qu'on va mourir. » Encore une image obsédante comme les aime l'auteur, c'est-à-dire une image à la fois très incarnée et impersonnelle, que chaque lecteur peut interpréter à sa façon, choisie pour son pouvoir d'évocation davantage que pour sa fonction narrative. Les nouvelles de Michael Delisle glissent à la surface des choses, et tout à coup s'arrêtent, trouées par un désir de transcendance qui ne rencontre partout que le vide, comme le suggère le titre *Rien dans le ciel*.

Michael Delisle est peut-être en ce moment le plus grand nouvelliste au Québec. Inspiré surtout par des écrivains américains, de Raymond Carver à Amy Hempel en passant par Kevin Canty et Adam Haslett, il a fait de la nouvelle ou du roman bref sa forme de prédilection. Comme eux, il tend au minimalisme et colle à la réalité « *matter of fact* », évite les adjectifs inutiles, les jolioses, les digressions, les plongées dans la psychologie des personnages, les réflexions philosophiques. La critique a parlé de son réalisme brutal et de son naturalisme à cause de sa propension à décrire le mal, voire l'abject. Peu d'écrivains possèdent comme lui l'art de faire sentir en quelques mots *le poids du réel* : de la dentelle qui produit paradoxalement un effet de densité, la description ciselée d'un monde irrespirable où les corps sont aussi lourds que la fatalité. Plus on le lit, plus on mesure sa maîtrise du genre, l'efficacité de son style sec, lisse et concis, la justesse du ton, la finesse de l'imagerie poétique, toujours étonnante et visuellement saisissante, l'ironie discrète des portraits d'individus moins quelconques qu'ils ne le semblent au départ.

Rien dans le ciel est une œuvre majeure dans un genre malheureusement réputé mineur – celui du recueil de nouvelles, et qui se révèle ici bien plus qu'un simple « recueil » tant les histoires sont unifiées par des personnages et des lieux qui se ressemblent, par ce ciel cruellement muet qui constitue leur horizon commun, par une écriture froide et pourtant émouvante, dépouillée et pleine à la fois. Les nouvelles de Michael Delisle se moquent des effets de mode et du spectaculaire. Elles se moquent peut-être même de la grandeur littéraire au sens qu'on donnait naguère à cette expression. C'est là leur force têtue par quoi on reconnaît la grandeur des œuvres vraies. ■

RIEN DANS LE CIEL
Michael Delisle
Boréal, 2021, 135 p.